



# POILUS DE SAINT PIERRE... QUI ETIEZ VOUS?

Bulletin de liaison n°5 - Novembre 2018- 1 €

InvideoVeritas continue son travail de mémoire sur nos Poilus de Saint Pierre d'Aurillac. Ce travail de recherche, dû en grande partie à Danièle Dubroca, professeure d'histoire, nous a permis de retracer l'histoire des morts de 1918. Depuis 2014 nous vous avons informé de nos travaux. L'an dernier nous avons pu vous proposer des spectacles commémorant l'année 1917. Cette année, plus modeste, ce sera 2 textes, l'un sur les morts de 1918 et un autre sur l'histoire du monument aux morts pour ce dernier bulletin.

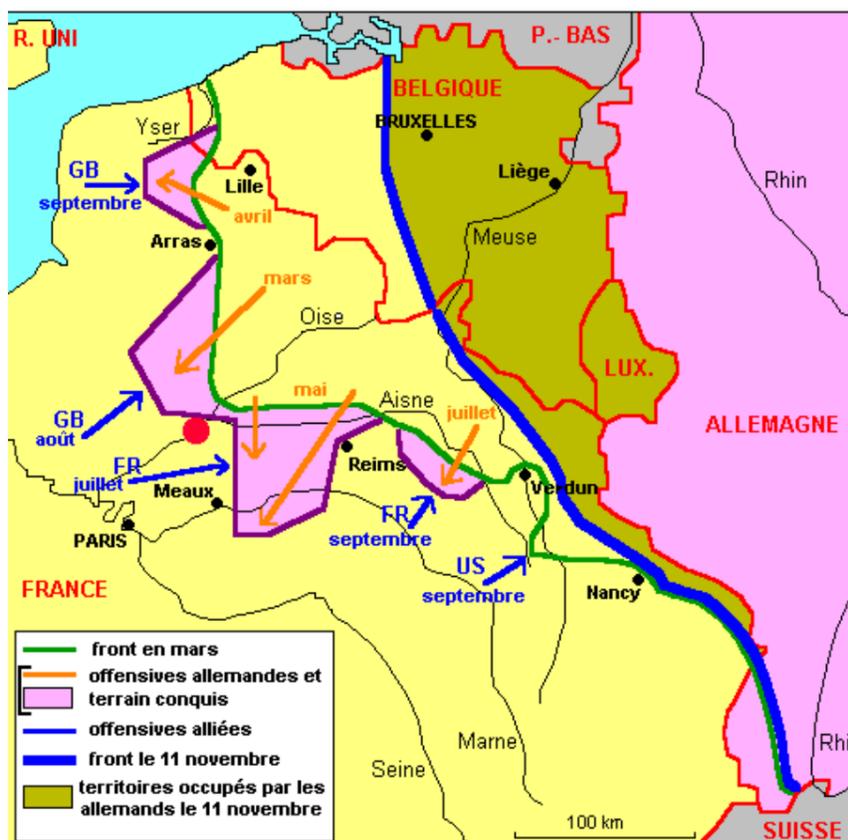
Francis Lacroix

## L'année 1918

**E**n mars 1918, les Allemands signent le traité de Brest-Litovsk avec les Russes. La paix à l'Est leur permet de disposer temporairement de la supériorité numérique par rapport aux Alliés. Ils décident de lancer une grande offensive sur le front Français. Elle démarre le 21 mars entre Arras et la Fère. Elle se poursuit en Champagne. Pour le commandement allié, l'objectif est de protéger les routes de Paris. Parmi elles, la vallée de l'Oise entre la Fère et Noyon est le théâtre de combats meurtriers pendant tout le printemps 1918. C'est dans cette zone que tombent la majorité des morts de Saint-Pierre-d'Aurillac au cours de cette dernière année de guerre.

**E**tienne (dit Roger) PETIT naît le 9 octobre 1883 à Saint-Pierre-d'Aurillac, de Etienne dit Alcide PETIT et Jeanne MARTIN. Il est cultivateur-vigneron. Il fait son service militaire entre novembre 1904 et Juillet 1907 au 7e régiment de Dragons. En août 1914, il est mobilisé au 9e régiment de cuirassiers à pied, dans lequel il est promu brigadier en mars 1916. Le 21 mars 1918, son régiment est acheminé en urgence par camion dans la zone de Noyon, pour aider les Anglais à faire face à l'attaque allemande. Il est tué dans les combats à proximité du Bois de Frières. Son comportement lui vaut une citation: « Brigadier énergique et plein de sang froid, a entraîné son escouade à l'attaque du 23 mars 1918 avec beaucoup de courage » et il est décoré de la médaille militaire à titre posthume.

**J**ean PETIT, naît le 10 décembre 1881 à Saint-Pierre, fils de Jean PETIT et Marie GROUSSET. Sa famille compte un certain nombre de marins, mais lui est vigneron. Il fait son service militaire entre novembre 1902 et septembre 1905 au 49e régiment d'infanterie. Mobilisé dès le début du conflit, il est incorporé au 57e RI. En mars 1918, ce régiment reçoit pour mission de tenir la lisière Nord de Noyon et en particulier le Mont Renaud qui domine le secteur. Le 26 mars 1918 les combats font rage pour s'emparer du château qui se trouve au sommet de la colline. Vers 14 heures, « un obus tombant sur un dépôt de munitions situé aux abords Sud du Mont Renaud provoque de formidables explosions. La situation devient de ce fait particulièrement difficile pour les défenseurs du Mont ». Cette journée coûte au 57e RI 15 tués et 96 blessés. Jean PETIT, transféré vers le poste d'ambulance à l'arrière, meurt de ses blessures le 29 mars.



avril, il est envoyé dans le secteur de Noyon - Mont Renaud. C'est là que le sergent Pierre DAUVIN est tué au combat le 15 avril 1918.

**J**ean POUBLANC naît le 17 septembre 1898 à Bieujac, de Jean POUBLANC et Françoise DUVILLE, couple d'ouvriers agricoles. Après avoir vécu quelque temps à Castets, la famille s'est installée à Saint-Pierre. En mai 1917, comme les autres jeunes de sa classe d'âge, Jean est appelé par anticipation à l'armée. Il est incorporé au 7e RIC. En juillet 1918, il passe au 297e RI. A partir du 10 août, ce régiment participe à la grande offensive alliée. Le 31 août, il a pour objectif de s'emparer des villages de Chevilly et Campagne, tout près de Noyon. La réaction des Allemands est violente. Le Journal de marche du régiment parle de « nombreux obus à gaz et tirs de mitrailleuses ». A la fin de cette journée le régiment compte 2 disparus, 46 blessés et 56 morts, parmi lesquels Jean POUBLANC.

**G**eorges CAPDEBOSC naît le 19 janvier 1895 à Dax, d'une jeune couturière, Jeanne CAPDEBOSC. Apparemment sa mère décide après sa naissance de quitter Dax et de s'installer dans la vallée de la Garonne, car, en octobre 1896, on la retrouve à Saint-Pierre, épousant Antoine Deloubes. C'est ainsi que le petit Georges y grandit avec, bientôt, un demi-frère (né lui aussi à Dax en décembre 1897) Pierre Olivier DELOUBES. En décembre 1914, il est appelé par anticipation à l'armée. Au printemps 1918, il fait partie du 1er régiment mixte de Zouaves et Tirailleurs. Mais, s'il survit aux combats, il meurt à l'hôpital complémentaire de La Réole le 22 mai 1918, des suites d'une maladie contractée au front. Après Pierre Olivier, mort en avril 1917, Jeanne vient de perdre son autre fils.

Pendant une quinzaine de jours, le 57e RI continue à défendre le Mont Renaud, que certains qualifient de « Verdun Noyonnais ». Aujourd'hui une stèle commémore sur place ces combats. Elle porte l'inscription suivante: « Ici, du 25 mars au 13 avril 1918, le 57e RI a brisé 22 attaques, maîtrisé 5 régiments, barré à l'ennemi la route de Paris ».

**P**ierre DAUVIN, né le 4 novembre 1889 à Saint-Pierre, de Pierre DAUVIN et Marie-Thérèse LARRIEU, est vigneron, lui aussi. Mobilisé en août 1914, promu sergent en août 1915, il est blessé par deux fois au moins. En mars 1918, il fait partie du 319e RI. Après les combats meurtriers de fin mars, ce régiment a été mis au repos quelques jours et a reçu des renforts. Le 13



Un dernier nom vient s'ajouter à la liste des décès, en janvier 1919, celui d'Antoine BRUCH. Né le 20 août 1875 à Fontet, fils de Mathieu BRUCH et Jeanne GERGERES, il est exempté de service en 1896. Cultivateur à Saint-Pierre, il épouse à Fontet en décembre 1900 Marie GRESSE, ouvrière agricole, déjà mère d'un petit Antoine né en 1893. En 1914, Antoine BRUCH est reconnu apte au service et il est mobilisé au 2e régiment du Génie en mars 1915. Il est porté disparu dans les combats en Argonne en septembre 1915, mais on apprend par la suite qu'il est, en fait, prisonnier. Captif d'abord au camp de Wahn, puis à Darmstadt, il est employé durant sa

captivité à divers travaux. C'est au cours de son rapatriement qu'il meurt à Sarrebrück le 3 janvier 1919. Après son fils, mort dès août 1914, Marie perd son époux.

L'armistice proclamé le 11 novembre 1918 est bien sûr un moment de joie et de soulagement pour tous. Mais les choses mettent plus de temps qu'espéré à reprendre un cours normal. La plupart des hommes mobilisés ne sont libérés de leurs obligations militaires qu'entre février et juillet 1919. Et le bilan humain est lourd. 41 noms inscrits sur le monument aux morts, c'est considérable, si on rapproche ce nombre de celui des hommes

mobilisables dans la commune, environ 230. De plus, parmi ceux qui sont revenus, une vingtaine au moins souffrent de séquelles plus ou moins importantes de leurs blessures de guerre.

Danièle Dubroca

### Le monument aux morts de Saint Pierre d'Aurillac... ne s'est pas fait en un jour...

Ce n'est qu'en février que les premiers rescapés rentrent à Saint Pierre d'Aurillac, 3 mois après l'armistice du 11 novembre 1918. Les 115 rescapés recensés commencent à raconter les atrocités de la guerre.

En février le conseil municipal ne peut faire mieux que de rendre hommage aux 41 morts de la commune. Le 23 février 1919, on trouve un vote de principe pour l'érection d'un monument commémoratif. Décision est prise de la création d'un comité communal composé du maire et de 4 conseillers, chargé de rechercher les personnes de la commune désireuses d'en faire partie.

Une commission se met en place avec les notables du village, Alban Nibaud négociant en vin en sera le président. Cette commission prendra contact avec les artisans et artistes. Il faut dire que les 36500 villages de France auront à construire chacun un monument aux morts. Des catalogues circuleront proposant un grand choix de monument et à tous les prix.

Après 2 ans de travail la commission du monument proposera au conseil municipal le résultat de ses travaux. « Le 7 septembre 1921, après examen des 4 maquettes soumises à leur approbation, à la suite d'un choix difficile autant que délicat sur les œuvres d'art offertes, a été conduite d'arrêter son choix sur le sujet représentant « Le Poilu victorieux de l'aigle allemand » après un vote à la majorité de six voix contre une. Monsieur le Maire présente au conseil municipal la maquette choisie ainsi que celle qui a obtenu une voix.

En novembre 1921 le conseil municipal accepte le prix forfaitaire de 20,000 Francs pour l'érection du monument, somme moyennant laquelle le sculpteur Mr Lougarre de Bordeaux s'engage à le livrer prêt à être inauguré. Les sommes actuellement disponibles sont de 5000 francs inscrits au budget, de 12,000 francs de la quette communale par souscription, et le solde de 3000 francs sera pris sur les fonds libres du budget de 1922.

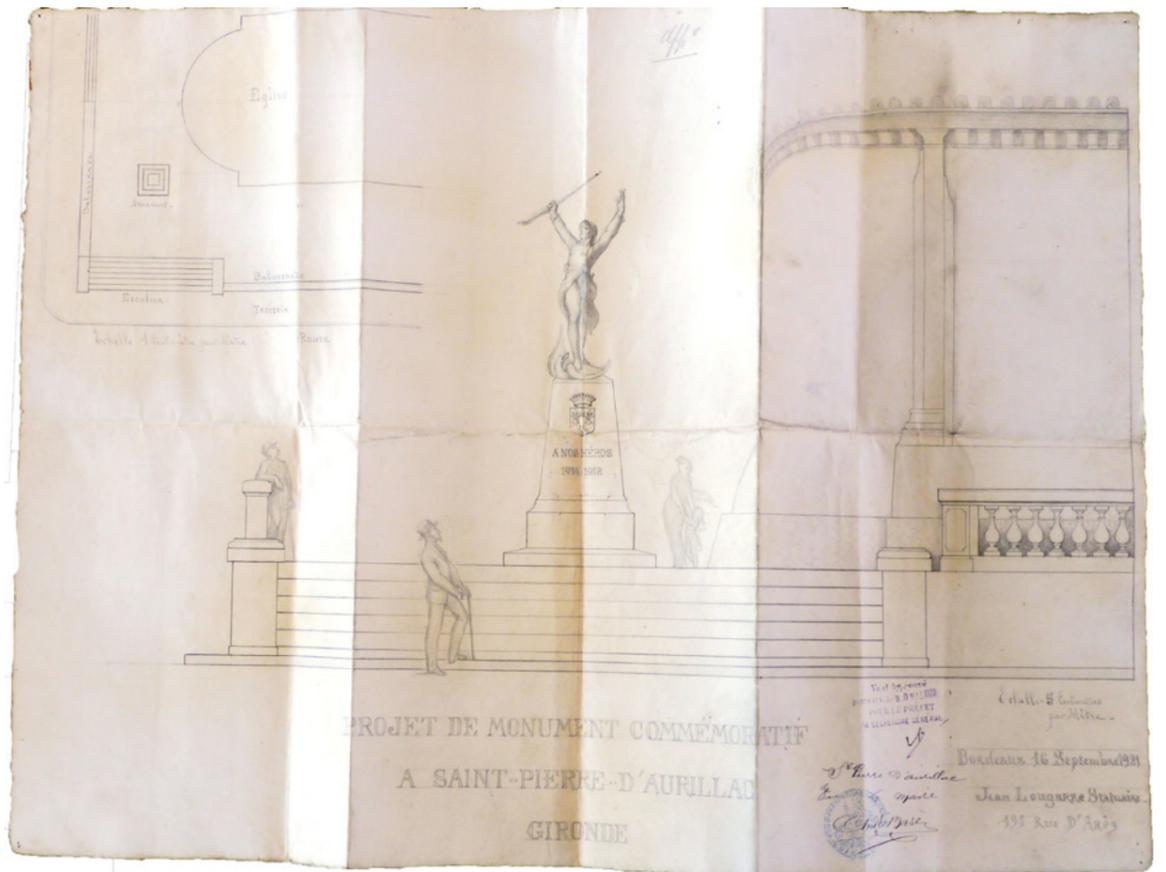
Il n'y a pas d'argent public, on sort d'une guerre de 4 ans.

L'inauguration devant avoir lieu en fin d'année de 1922». La souscription a concerné toutes les couches de la population. Il y a eu 325 souscripteurs pour des sommes allant de 0,5 francs à 1000 francs.

Le 20 janvier 1922 le sculpteur Jean Lougarre s'engage à exécuter un monument en bronze d'Art ciselé et patiné mesurant 1,80 m sur 60 cm2 à la base.

Le 16 février 1923, ce pauvre Jean Lougarre écrit au conseil municipal pour leur dire que l'épidémie de grippe ne l'a pas épargné ainsi que le personnel de la fonderie. Il assure que le monument sera livré en avril

En effet la réception aura lieu le 29 avril 1923 et le conseil



municipal charge aussitôt une commission pour organiser un grand banquet lors l'inauguration au mois de mai. Seront invités le préfet, le sous préfet, le sénateur, les 3 députés, le juge, le percepteur, la gendarmerie, la presse, Mr le curé. Un plan de table est dressé pour tout ce beau monde ainsi que les 137 participants qui auront payé 15 francs pour le repas. Toutefois, dans un conseil municipal décision est prise d'accorder une remise de 5 francs pour les anciens combattants.

Un an plus tard, Jean Lougarre n'en finit pas avec ses ennuis. La mairie n'a toujours pas versé le solde. Dans une lettre du 16 avril 1924, il implora le Maire de lui verser les 2000 francs restants parce son père gravement malade a besoin de soins.

Aujourd'hui le Poilu n'est plus seul au bord de la nationale. Sur la place derrière l'église, la colombe de la Paix lui tient compagnie...

Francis Lacroix



Retrouvez toutes ces informations sur le site internet [www.invideoveritas.com](http://www.invideoveritas.com)